

ORIGINE ET DESTIN DE LA LANGUE D'OC

S'il est une langue qui ait donné lieu à des idées erronées, c'est bien la langue d'oc. Elle a été la victime de sa déchéance prématurée et de l'ostracisme dont elle a été l'objet pendant plusieurs siècles.

L'histoire officielle, avec ses partis-pris et ses jugements sommaires, ne l'a pas épargnée et l'opinion vulgaire mal informée, à certains moments, n'a voulu voir en elle qu'une corruption du français. Des savants authentiques, comme Gaston Paris, ont pu lui dénier une véritable personnalité, en considérant les patlers occitans comme de simples variétés linguistiques dans le bloc continu des parlers gallo-romans.

Des idéologues, aussi dépourvus de sens critique que de connaissances précises, ont essayé de démontrer qu'elle dérivait, les uns du ligure, les autres du gaulois, certains même du grec. Leurs opinions ne méritent pas la moindre attention. Il est vrai que leurs invectives contre la science « officielle » ont pu abuser des personnes peu instruites de ces questions et trop disposées à prêter l'oreille à ces billevesées.

La langue d'Oc est, comme les autres langues latines, une fille bâtarde du latin. Après les grandes invasions et la dislocation de l'Empire, le latin vulgaire évolue et s'altère rapidement pour se différencier sous l'action du substrat ethnique, de la position géographique et de l'état politique des diverses régions.

Le français semble s'être dégagé le premier, l'occitan ou langue d'Oc le suit un peu plus tard. Vers le IX^e siècle on peut constater l'existence de notre idiome grâce aux mots isolés ou aux fragments de phrases mêlés au latin des chartes. Les textes littéraires et les chartes entièrement en langue vulgaire n'apparaissent que plus tard : le *Poème sur Boèce* et la *Chanson de Sainte Foi* peuvent être attribués respectivement au X^e et XI^e siècles.

Dès cette époque, une véritable langue littéraire s'élabore dans les provinces du Midi et en Catalogne. Elle apparaît

entièrement constituée avec le premier troubadour dont le souvenir et les œuvres ont bravé les injures du temps : Guillaume IX, duc d'Aquitaine (1071-1127).

Ici, une question se pose : pourquoi deux langues distinctes, la langue d'Oïl au Nord et la langue d'Oc au Sud ? Il faut chercher la réponse à ce problème dans la géographie et l'histoire de notre pays.

L'ossature essentiellement montagneuse des pays méridionaux a favorisé la fixation et la permanence des races préhistoriques et protohistoriques. Les limites entre les deux idiomes de la France montrent clairement le rôle joué par le système orographique. Au Nord, les envahisseurs venus du centre de l'Europe ont pu balayer littéralement les populations ; au Sud, au contraire, ils n'ont pu pénétrer que par infiltration et mélange avec les anciens occupants du sol. Le Massif Central, les Alpes et les Pyrénées ont été longtemps des refuges quasi-inexpugnables.

A la fin de l'époque néolithique et à celle du bronze, les deux versants des Pyrénées ont vu se développer une culture propre, celle du peuple pyrénéen qui correspond à la civilisation mégalithique dont les Basques seraient les derniers représentants. Ses manifestations s'étendent des Pyrénées au Massif Central et, au delà du Rhône, jusqu'aux Alpes Maritimes. Les envahisseurs venus d'Afrique ou d'Asie pourront s'y mélanger, mais ils n'arriveront jamais à oblitérer ce premier fonds racial. Parmi ces derniers, les écrivains de l'antiquité signalent les Ligures d'origine mal connue qui, vers le second millénaire avant Jésus-Christ, occupaient l'Europe occidentale pour se cantonner plus tard dans les Alpes de Provence. Près de 1100 ans après, les premiers Celtes s'infiltrèrent dans les pays occitans et y portèrent la culture halstattienne du fer. Vers l'an 500 avant Jésus-Christ, les Ibères d'origine hispano-africaine cheminent le long du littoral méditerranéen pour s'arrêter sur les bords du Rhône.

Dans cette période, les peuples méditerranéens portent le bronze à nos aïeux. Du VI^e au III^e siècle avant Jésus-Christ, l'influence grecque prend un grand développement avec la fondation de Marseille et de nombreux comptoirs commerciaux le long des côtes languedociennes et catalanes. Les populations ligures, celtes, ibères, s'hellénisent profondément ; les fouilles pratiquées en Provence, en Languedoc et en Catalogne en sont d'irréfutable témoignage.

Vers la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ, une nouvelle onnée celtique, celle des Gaulois, apparaît dans nos pays. Désormais la physionomie de ceux-ci est définitivement fixée.

L'hégémonie gauloise sur les petits peuples antérieurs, ébauche un premier essai d'unité politique, sans que la gallicisation ait jamais atteint une grande profondeur, surtout dans les massifs montagneux.

L'arrivée des Romains en Gaule eut pour conséquence de substituer la culture latine à la culture grecque. Une communauté de civilisation s'affirme de plus en plus dans le Midi français et la Catalogne espagnole ; elle est fondée sur un complexe racique assez uniforme, sur des influences civilisatrices communes et sur des relations géographiques fréquentes et faciles à travers les Pyrénées catalanes et sur la Méditerranée.

La personnalité de la future Occitanie se précise de plus en plus et ajoute de nouvelles caractéristiques aux anciennes pour se différencier de la Gaule septentrionale. Au V^e siècle, la fondation d'un Etat wisigothique contribue à détacher encore davantage les provinces du Midi de celles du Nord pour les rapprocher des terres hispaniques en fortifiant la communauté de culture de la Narbonnaise et de la Tarraconaise.

Plus tard, sous les Carolingiens, les colonies hispaniques fuyant l'invasion arabe qui viennent s'établir en Languedoc et la place prépondérante prise par les Languedociens dans la reconquête de la Catalogne contribuent à resserrer ces antiques liens. Dès cette époque, les provinces méridionales tendent de plus en plus à une vie autonome. L'Aquitaine, la Gascogne, le Languedoc, la Provence et la Catalogne se créent une vie indépendante sous l'impulsion de leurs dynasties féodales. Les comtes de Toulouse affermissent leur autorité d'Agenais en Provence et d'Auvergne au Pays de Foix. Dans le même temps, les comtes de Barcelone, plus tard rois d'Aragon, après avoir fait régner leur autorité sur la Catalogne, pénètrent successivement, en 1067, dans le comté de Carcassonne, en 1112, dans le comté de Provence et dans les vicomtés de Millau et de Gévaudan ; enfin, à la veille de la croisade albigeoise, ils deviennent seigneurs de Montpellier. Les rois de Paris ne conservent qu'une souveraineté nominale dépourvue de toute efficacité pratique sur les pays méridionaux et sur la Catalogne espagnole.

Les deux dynasties occitanes luttent pour la suprématie. Il fallut la Croisade pour empêcher la constitution définitive d'un état occitan ébauché parallèlement à Barcelone et à Toulouse. Les peuples d'Oc avaient une langue dotée d'un prestige international, un état social propre, une littérature et un art originaux ; il ne leur manqua qu'une organisation politique pour défendre ce patrimoine.

En définitive, la France du Midi possède un fonds racique ligure, ibère, visigothique absent dans la France du Nord, tandis que dans celle-ci, ce sont les éléments gaulois et francs qui prédominent. Les races préhistoriques ont beaucoup mieux résisté au Midi, dans les Alpes, le Massif Central et les Pyrénées que dans les plaines ouvertes du nord de la France. Enfin, il faut mettre en ligne de compte l'influence de la civilisation gréco-latine, beaucoup plus ancienne et plus intense dans nos pays.

Malgré l'étroite parenté racique des populations de l'Occitanie, le complexe liguro-ibéro-celto-germanique n'est pas identique sur tous les points. L'élément ligure prédomine en Provence, l'ibère en Catalogne et en Gascogne. Le Languedoc présente, au contraire, un mélange plus équilibré. Ajoutons que les provinces septentrionales : Limousin, Basse-Auvergne, Dauphiné, ont été les plus exposées aux infiltrations des éléments celto-francs.

Des considérations qui précèdent on peut comprendre les raisons de la scission de la France en deux idiomes et l'émiettement dialectal de l'occitan.

Dans le groupe linguistique occitano-roman, dès les origines, le Gascon et le Catalan apparaissent nettement différenciés. A l'époque des troubadours, dans le reste du domaine, les caractères dialectaux sont déjà discernables, mais ils n'ont pas encore une grande importance. Avec la décadence de la langue courtoise, ils deviennent de plus en plus sensibles. Au XIV^e siècle, les rédacteurs des « Leys d'amor » critiquent le Limousin qui employait déjà « beaucoup de mots étrangers, corrompus, tronqués et mal placés ». De son côté, Raymond Féraud, auteur provençal de la fin du XIII^e siècle, craignait de ne pas être compris :

*Car ma lenga non es
De dreg proensales.*

Le Bas-Auvergnat et le Dauphinois ont tellement souffert qu'ils sont difficilement compris des autres Occitans. Seul le Languedocien, placé de dos contre le Massif Central et resté à l'abri des grands courants de circulation, a pu éviter, dans une large mesure, ces actions perturbatrices. De ce fait, c'est le dialecte le plus voisin de la langue classique.

Les grands dialectes sont eux-mêmes subdivisés en sous-dialectes ou parlers qui se sont constitués autour d'anciens centres successivement préceltiques, gaulois, gallo-romains, féodaux, épiscopaux ou plus simplement commerciaux, qui,

à travers les vicissitudes de l'histoire ont conservé leur personnalité. Ils ont agi par irradiation en unifiant le parler de la région environnante. Le maximum de différenciation a été atteint dans les pays de cantonnement du Massif Central, des Alpes et des Pyrénées, le minimum dans les pays de plaine ou de passage de la vallée du Rhône ou de la Garonne et sur les rivages de la Méditerranée.

Quelle est la place de la langue d'Oc parmi les langues latines ? Habituellement les romanistes divisent le groupe linguistique latin en *italo-roman*, *hispano-roman* et *gallo-roman*. Ils rattachent tous l'occitan à cette dernière famille. Cette classification est assez acceptable ; cependant, à notre avis, les parlers occitans forment une famille spéciale, l'*occitano-roman* dont les caractères sont intermédiaires entre le gallo-roman et l'hispano-roman.

Par sa phonétique et sa morphologie, l'occitan se différencie nettement du français :

1) L'occitan conserve *a* libre accentué que le français transforme en *e*. Ex. : PRATUM : fr. *pré*, occ. *prat*.

2) La nasalisation des voyelles est générale en français, elle est exceptionnelle en occitan. Ex. : BONUM : fr. *bô*, occ. *bo* ou *bon*.

3) Au Midi, les consonnes occlusives sourdes subissent un affaiblissement qui les transforme en sonores ; il en est de même pour les occlusives sonores. Au Nord, les occlusives sourdes se sonorisent, puis comme les sonores, elle s'altèrent profondément ou disparaissent. Ex. : SECURUM : fr., *sûr*, occ., *segur* ; SETA : fr., *soie*, occ., *se* ; VIDERE : fr., *voir*, occ., *veser*.

Il faut remarquer que les caractères qui précèdent se retrouvent dans la péninsule ibérique. D'autre part, l'occitano-roman et l'hispano-roman s'apparentent par les traits suivants :

1) Le français n'a pas conservé de mots accentués sur l'antépénultième ; il n'en est pas de même en espagnol et en occitan, avec cette réserve que dans cette dernière langue, au cours de la période classique, il y a eu déplacement de l'accent sur la pénultième. Ex. : PERTICAM : fr., *perche*, occ., *pèrtèga*, esp., *pèrtiga*.

Les mots de ce type qui ont perdu leur voyelle finale, ne subissent en général pas le déplacement de l'accent. Ex. : APOSTOLUM : fr. *apôtre*, occ. *apòstol*, esp. *apòstol*.

2) Plusieurs traits de syntaxe de l'espagnol se retrouvent

en occitan, par exemple l'emploi du subjonctif dans les phrases conditionnelles du type : *s'aguessi d'argent, comprariá aquel camp.*

3) L'espagnol et l'occitan possèdent en commun de nombreux vocables qu'on ne retrouve pas en français. Ex. : occ. *aquei*, esp., *aquei* ; occ. *andralh*, esp., *andrajo* ; occ., *nora*, esp. *nüera* ; occ., *cara*, esp., *cará* ; occ., *mor*, esp., *morro* ; occ. *borrec*, esp. *borrego* ; occ. *brueïssa*, esp. *bruja*, etc...

Cette parenté des deux langues n'est pas restée inaperçue des hispanisants qui ne manquent pas d'en tirer un heureux parti, quand leur enseignement s'adresse à des élèves du Midi. Cette utilisation se justifie d'autant mieux que l'accentuation des mots et l'articulation des sons espagnols se rapprochent beaucoup des nôtres.

Le dialecte littéraire des troubadours s'est constitué au-dessus des parlers locaux qui ont continué d'être parlés dans l'usage courant et utilisés dans la rédaction des chartes et de tous les autres documents publics. Pendant quelque temps, on a cru que la langue classique avait pour base le dialecte limousin ; c'était l'opinion de C. Chabaneau. M. Alfred Jeanroy, avec la haute autorité que lui confèrent ses travaux, incline plutôt à chercher son origine dans les parlers languedociens du Toulousain, du Quercy, du Rouergue et de l'Albigois. D'autre part, la domination politique des comtes de Toulouse et l'importance de leur capitale ont joué un rôle unificateur de premier ordre durant les siècles de formation de notre langue.

Cependant, cette langue n'a jamais été rigoureusement unifiée. L'origine des troubadours y est parfois sensible ; d'ailleurs ceux-ci ne se font pas faute d'utiliser des formes d'autres dialectes pour faciliter la versification ; on trouve, côte-à-côte : *chant* et *cant*, *amiga* et *amia*, *guiza* et *guia*, *gandida* et *gandia*, *amiç* et *amiu*, *nadal* et *nadau*, *gai* et *jaï*, aux meilleures époques de la lyrique courtoise.

On peut comparer la langue des troubadours à la langue de nos grands classiques du XVII^e siècle. Le vocabulaire est réduit et fortement spécialisé dans l'expression des sentiments de l'amour courtois. En revanche, les mots sont employés avec beaucoup de nuances de sens et de subtilité. Aussi est-elle de compréhension difficile, même pour des romanistes exercés.

Malgré son prestige international, sa vie est courte, elle ne dure guère que du XI^e au XIII^e siècle. Au suivant, sa survie est artificielle et la tentative des sept mainteneurs de la

Gaie Science n'eut à peu près aucun succès. Les formes de la langue populaire l'envahissent très rapidement, la morphologie et le vocabulaire des troubadours disparaissent. Les écrivains méridionaux ou catalans qui croient la cultiver encore, emploient, en réalité, leur propre dialecte. On revient peu à peu aux parlèrs naturels du pays ; les quelques œuvres littéraires composées au XIV^e et XV^e siècles : ouvrages religieux ou scientifiques, chroniques et mystères, n'ont pas d'autre expression linguistique.

Au XV^e siècle, sous l'influence des fonctionnaires royaux et des lettrés, le français pénètre dans l'usage officiel dans quelques grandes villes. Au milieu du suivant, les actes publics des communes et des notaires, les papiers des particuliers sont rédigés en français. L'enseignement est donné dans la langue du roi et de ce fait la graphie propre à la nôtre est totalement délaissée. Quand l'ordonnance de Villers-Cotterets, qui ne défendait que l'usage du latin, fut interprétée d'une façon plus restrictive vis-à-vis de l'occitan, elle ne fit que sanctionner un état de fait.

La langue d'Oc reste cependant dans l'usage courant des Méridionaux et elle ne manque pas même d'écrivains d'un réel mérite pour la cultiver encore. Malheureusement, elle n'a plus de graphie propre, elle a perdu son vocabulaire savant remplacé par celui du français ; sous l'influence du snobisme qui est de tous les temps, on substitue à beaucoup de termes locaux des termes français considérés comme plus nobles et plus polis.

Trois siècles vont passer sur elle et la réduire à n'être plus que le patois des paysans et des artisans. La Révolution, avec l'abbé Grégoire, lui déclare une guerre à mort que l'enseignement primaire continue jusqu'à nos jours : parler patois devient une faute punissable pour nos écoliers.

Le XVIII^e siècle finissant est cependant l'aurore d'un renouveau. Lacurne de Sainte-Palaye copie et étudie les œuvres de nos vieux troubadours ; l'abbé Millot publie le résultat de ses recherches. Dès 1803, Fabre d'Olivet donne un recueil de vers languedociens qui est la première tentative bien consciente de restauration linguistique. D'autres poètes surgissent et suivent plus ou moins mal son exemple. Jasmin, qui reste étranger à toute préoccupation de purisme, continue la lignée des écrivains patoisants du XVIII^e siècle.

Il faut l'exemple de Mistral et de Roumanille pour veiller en Provence et en Languedoc un véritable mouvement de renaissance. Il se concrétise autour de la Société archéologique de Béziers et la Société des Langues Romanes de Montpellier. La réforme mistralienne trouve son meilleur

ouvrier en Languedoc dans la personne d'Auguste Fourès de Castelnaudary.

La réforme mistralienne était assez timide ; elle ne portait que sur la régularisation de la graphie qui conservait ses bases françaises et restait attachée à un phonétisme excessif. L'élimination des formes françaises n'était que partielle. L'étude de la langue de « Mireio » comparée avec celle des dernières œuvres, montre un effort incessant vers l'épuration de la langue et la constitution d'un dialecte littéraire plus général et moins étroitement provençal. Mistral s'était rendu compte qu'une graphie trop phonétique éloignait les uns des autres, les dialectes méridionaux, accentuait les divergences qui sont peu sensibles dans le langage parlé, et empêchait la formation d'un public de lecteurs pour les productions de la littérature occitane.

Un nouveau pas devait être fait dans la voie ouverte par Mistral. Il devait porter sur le retour à la graphie classique de la langue d'Oc, depuis les origines jusqu'au milieu du XVI^e siècle, et sur une épuration plus complète. Ce fut l'œuvre du Quercynois Antonin Perbosc (1861) et du Lauragais Prosper Estieu (1860-1939), qui s'inspirèrent de l'exemple du chanoine limousin Roux (1834-1905). Malgré la résistance des félibres de Languedoc et de Provence, leurs œuvres, d'une valeur indiscutable, ont fait germer tout un mouvement qui a trouvé une généreuse protection auprès de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, soucieuse de renouer la vieille tradition des sept mainteneurs. Aujourd'hui, l'évolution du Félibrige vers un occitanisme plus efficient met en évidence la nécessité d'unifier les dialectes pour rendre possible un enseignement dans les écoles et la vie d'une littérature occitane.

Depuis 1930, la « Societat d'Estudis Occitans » de Toulouse, a poursuivi l'œuvre de redressement en lui donnant une portée nouvelle. Les graphies de Mistral, d'Estieu-Perbosc et de l'Institut d'Estudis Catalans de Barcelone, sont soumises à une étude rigoureusement scientifique et fondues ensemble. On en a tiré un système de conciliation basé sur l'évolution intime de la langue et susceptible de s'appliquer à tous les dialectes en tenant compte de toutes leurs particularités. Chaque mot est orthographié d'une façon uniforme et bien définie, les divergences dialectales sont réduites au minimum et l'intercompréhension y gagne d'autant. On s'attache à constituer une langue littéraire avec les éléments les plus conformes à l'évolution régulière et les plus répandus. Les formes exceptionnelles sont exclues de la langue écrite, que ce soit en phonétique, en morphologie ou en lexicologie. On laisse subsister cependant les particularités phonétiques que

la langue classique admettait et les variations du vocabulaire d'un parler à l'autre. Une grammaire a été publiée et bientôt paraîtra un dictionnaire qui permettront de juger équitablement l'œuvre accomplie. En attendant, des ouvrages de valeur sont venus illustrer la théorie et en ont montré la portée pratique.

Que vaut la langue moderne reconstituée et reformée ? Les admirateurs béats et exclusifs des troubadours la considèrent probablement avec une pitié un peu dédaigneuse, mais cette langue vaut beaucoup mieux que ce qu'en pensent les ignorants. Restée en contact direct avec les parlars populaires, elle en a la verdeur et la force expressive. Elle excelle à traduire les sentiments poétiques et le réalisme le plus exigeant. Au point de vue lexicologique, elle a conservé, ici ou là, la plus grande partie des vocables de l'ancienne langue ; de plus elle a développé prodigieusement ce vieux fonds et elle a acquis ainsi une richesse presque surabondante. Il est facile de lui rendre un vocabulaire savant comparable à celui des autres langues latines qui n'est, après tout, qu'un emprunt au grec et au latin. Sa morphologie possède tous les instruments grammaticaux nécessaires et, à ce point de vue, elle n'a rien à envier aux autres langues latines. L'étude de la « Gramatica Occitana » peut convaincre les plus incrédules.

Ce qui a manqué et ce qui manque encore en partie, c'est un outillage pour l'étude bien dirigée de la langue : grammaires, dictionnaires, livres d'enseignement élémentaire et éditions d'auteurs occitans.

Les écrivains comme le public ont besoin de s'initier à la connaissance de la langue écrite, aux formes correctes et soigneusement vérifiées. Si l'on veut une langue littéraire, il faut en accepter les conditions d'existence. Celle-ci comporte un peu d'artifice et d'archaïsme. Elle ne peut se limiter à un terroir ni à un temps ; elle doit être la synthèse de la langue des écrivains anciens et modernes. Une localisation excessive peut bien favoriser la compréhension aux compatriotes immédiats de l'auteur, mais elle la rend difficile aux lecteurs des autres régions.

Aujourd'hui, une nouvelle aurore se lève, qui promet de beaux jours à la langue d'Oc renaissante. Le gouvernement du maréchal Pétain vient de lui ouvrir la porte des écoles primaires et il nous promet la reconstitution de nos vieilles provinces. C'est le moment de répéter, à l'adresse de certains Méridionaux et en guise de conclusion, ce vers d'un admirateur toulousain du poète Goudelin :

Barbarus est istam nescit quicumque loquelam.
Louis ALIBERT.